



La préhistoire, fiction ou science ?

Si le préhistorien ambitionne de reconstituer le passé, il lui appartient aussi de réfléchir au type de savoir qu'il construit.

SOPHIE A. DE BEAUNE

Professeure à l'université Lyon-III, elle a notamment publié *L'Homme et l'Outil. L'invention technique durant la Préhistoire*, CNRS, 2008. Elle a dirigé *Chasseurs-cueilleurs. Comment vivaient nos ancêtres du Paléolithique supérieur*, 2007, rééd. 2013 ; et, avec Henri-Paul Francfort, *L'Archéologie à découvert*, CNRS, 2012.

Nos connaissances du passé progressent significativement depuis ces dernières années grâce à la multiplication des fouilles et aux progrès des méthodes d'analyse. Pourtant, l'irréductible hiatus entre les temps préhistoriques et le nôtre nous empêche toujours de reconstituer leur image autrement qu'au prix d'une interprétation menée à nos risques et périls.

Dans sa reconstitution hypothétique du passé, le préhistorien est tributaire du contexte idéologique et intellectuel dans lequel il baigne, de sa formation, de ses centres d'intérêt, voire de sa personnalité ; et aussi de l'histoire de la discipline (PDR p. 38). Cette histoire s'étant, du moins à ses débuts, largement confondue avec l'histoire de l'Occident, le passé de certaines zones du globe est beaucoup plus mal connu que celui de l'Europe. C'est aussi ce qui explique que des terminologies mises au point dans les pays occidentaux ont été transposées sans discernement dans des aires soumises aux puissances coloniales. Comment expliquer autrement l'usage du terme d'«Acheuléen africain», on ne peut plus curieux quand on sait que le terme «Acheuléen», forgé d'après le nom du site de Saint-Acheul (en banlieue d'Amiens), désigne une industrie lithique à bifaces attestée de - 700 000 à - 250 000 ans en France, et que son équivalent africain est supposé apparaître il n'y a pas moins de 1,6 million d'années (Ma) ?

Le fait archéologique en lui-même ne se laisse pas aussi aisément circonscrire, par exemple, que l'archive écrite sur laquelle travaille l'historien. Les

vestiges de la préhistoire sont lacunaires, aléatoires. Leur identification même est soumise aux aléas de l'histoire de la discipline. Ainsi, un charbon de bois aujourd'hui porteur de nombreuses informations était il y a un siècle rejeté dans les déblais.

Chronologies et cultures

La communauté des préhistoriens travaille dans des cadres conceptuels mis en place au XIX^e siècle, tellement ancrés dans les mentalités que leur mise en question fait courir le risque de

l'ostracisme. Les plus prégnants d'entre eux sont les grilles chronologiques. Au départ fondées sur la forme des outils, elles se perfectionnèrent pour prendre en compte les techniques de leur fabrication. Ces classifications étaient indispensables à l'origine, quand il fallait mettre de l'ordre dans le déroulement d'un passé préhistorique dont on ne faisait qu'entrevoir la durée, et qu'il n'existait pas encore de méthode de datation absolue. L'idée était que, à un groupe humain déterminé, à un moment donné, correspondait une culture technique identifiable. Or cette idée ne va pas de soi.

En effet, les cultures définies («gravettien», «magdalénien», «acheuléen...») ne le sont qu'à partir d'une toute petite partie de ce qui s'est conservé, puisque la grande majorité de l'équipement matériel de ces populations a disparu,

LES BORNES DE LA PRÉHISTOIRE

Définir les limites chronologiques de la préhistoire ne va pas de soi. Si on la fait commencer avec l'apparition de l'homme, s'agira-t-il de l'homme anatomiquement moderne, ou doit-on y inclure les premiers représentants du genre *Homo* ? Dans le premier cas, elle commencera il y a quelque 150 000 ans ; dans l'autre, on doit remonter à plus de 2 millions d'années – toutes ces dates étant susceptibles de reculer en fonction des découvertes. Mais on peut aussi faire débiter la préhistoire avec les premiers outils, il y a quelque 2,3 millions d'années. Il faut alors y inclure les Australopithèques, car il n'est pas exclu que ces outils soient leur œuvre. Enfin, la préhistoire s'arrête, selon l'opinion commune, avec l'invention de l'écriture. Mais celle-ci est apparue à des époques différentes selon les lieux, et elle était encore absente il y a peu de maintes sociétés. Et si l'on prend des critères économiques, le Néolithique (article p. 58) doit être extrait de la préhistoire et s'incorporer à l'histoire. ■ S.A.D.B.



Jean-Pierre Dutilleul/Gamma

Tailleur de pierre d'une tribu indonésienne.

sans parler de ce qui était immatériel. Et on sait bien que les groupes humains ne sont jamais complètement isolés et qu'ils subissent toujours l'influence de leurs voisins. Ce qui soulève la question de la pertinence de la notion même de «cultures», dont l'anthropologue Jean Bazin disait que les ethnographes ne les étudiaient pas mais les écrivaient. On peut dire la même chose des cultures archéologiques, qui sont de simples constructions des archéologues eux-mêmes. La «culture magdalénienne», par exemple, supposée couvrir la période allant de - 17 000 à environ - 10 000 ans en Europe occidentale, existe dans les livres davantage que dans la réalité. Pourtant, de nombreux chercheurs continuent à

débattre sur les limites chronologiques et géographiques qu'il conviendrait de donner à ces assemblages techniques, présupposant qu'ils sont d'une certaine manière figés.

Un récit subjectif et mouvant

Les raisonnements auxquels le préhistorien a le plus souvent recours sont l'induction, la déduction, mais surtout l'abduction avec laquelle on passe d'un indice à une hypothèse, d'une donnée à une théorie. Pour conduire son raisonnement, il mobilise soit les données archéologiques elles-mêmes, en essayant de les ordonner en un tout cohérent, soit des modèles qu'il va chercher dans l'histoire

récente ou l'ethnographie, ce qui l'oblige à postuler l'existence d'invariants. Mais le recours à ces raisonnements et à ces modélisations fait-il de la Préhistoire une science «exacte», comme certains se plaisent à le croire ?

Nos connaissances s'accroissent-elles au cours du temps, comme elles le font dans les sciences naturelles, où les acquis d'une génération sont ce sur quoi s'appuie la génération suivante pour les enrichir, les contredire ou les dépasser ? Il faut bien admettre que, si les faits bruts s'accroissent bien, nos connaissances, elles, ne sont pas cumulables. L'histoire de nos recherches n'est pas une simple rectification des erreurs passées. Nos connaissances sont entachées d'approximations et d'*a priori*, quand ce ne sont pas de simples fictions. Il est cependant vrai que l'on ne fait plus de la préhistoire comme on en faisait il y a un siècle, et cela ne tient pas seulement à l'enrichissement de nos moyens d'analyse – la préhistoire mobilise aujourd'hui des savoirs aussi variés que l'analyse génétique, la physique nucléaire, la géologie ou l'anthropologie. Par ailleurs, on sait bien que les sciences exactes elles-mêmes font une large part à l'intuition et au tâtonnement, et surtout que la «science» ne consiste pas à découvrir une vérité qui serait cachée derrière les faits mais à construire des faits qui nous soient intelligibles.

Nous devons donc avoir conscience que tout ce que l'on peut dire sur le passé lointain résulte de constructions plus ou moins élaborées et ingénieuses qui se veulent les plus vraisemblables possibles. Elles sont réajustées perpétuellement en fonction des nouvelles découvertes, des technologies disponibles et du présent dans lequel baignent les chercheurs. Malgré la sophistication des analyses auxquelles elle a recours, la préhistoire livre un récit subjectif et mouvant plutôt qu'un savoir stable et inamovible. En ce sens, elle s'intègre pleinement dans les sciences humaines, aux côtés de ses deux grandes sœurs, l'histoire et l'anthropologie. ■